

avait bondi en avant, avec une élasticité et une prestesse dont on aurait cru incapable une aussi volumineuse personne, et enlevant Colotte dans ses gros bras :

— Oh ! madame !... C'est à vous ce chérubin-là ?... Que vous devez être heureuse, madame de posséder un pareil trésor ! Faites une risette, ma chérie !... Une belle risette à la dame !... Sarah ! Sarah ! Venez voir le bijou que je tiens !... Quelle merveille de la création !... Et comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

Colette, qui ne comprenait pas un mot d'anglais, ne répondait naturellement rien à ce flux de paroles, débité d'une voix aigrelette, avec une rapidité vertigineuse.

Sarah, la servante, une boulotte, elle aussi, mais de moins majestueuses formes que sa maîtresse, cajolait également Colotte qui se mettait à rire en voyant les mines et les agaceries des deux femmes.

Caresser un enfant, l'aduler, a été de tout temps le plus sûr moyen d'arriver au cœur de la mère.

Mme de Chazay trouvait donc à mistress Harpers l'air d'une très brave femme, et à Sarah celui d'une très brave fille.

Elle pénétrait dans la maison et demandait à visiter l'appartement.

Et aussitôt, elle était assaillie par la loquace Mme Harpers de toute une série de phrases entilées les unes au bout des autres, expositions, questions, réponses, dans l'intervalle desquelles il fut matériellement impossible à Mme de Chazay de placer un mot.

D'abord l'appartement n'en était pas un, mais bien un pavillon, un bijou de pavillon, tout mignon... où qui conviendrait admirablement à une femme seule et à un enfant... Madame venait de loin sans doute, elle avait l'air fatigué, très triste... Des malheurs !... de grands malheurs, certainement !... Mistress Harpers elle-même avait été très cruellement éprouvée... quand elle avait perdu — ici un gémissent doublé d'un soupir, une larme absente essuyée au coin de la paupière — quand la mort avait frappé, dans toute sa sève et au vigueur, M. Harpers, un homme superbe... Dans un caractère un peu difficile, peut-être, mais bon, au fond, tout au fond !... comme toutes les natures vives, violentes même, car M. Harpers était un violent... surtout, quand il avait insisté sur les stimulants... Oh ! oui !... elle avait connu la douleur... Elle était maintenant seule au monde, vivant avec sa servante Sarah !... Une brave fille, sans doute, mais un peu bavarde, un tantinet paresseuse, et qui s'éternisait toujours en course, lorsqu'elle envoyait cette fille faire une commission... surtout si sur son parcours elle rencontrait un régiment de cavalerie... Parce que la cavalerie bien plus que l'infanterie encore, est la perte des bonnes servantes. M. Harpers, Dieu merci, M. Harpers n'avait jamais servi dans la cavalerie, il n'avait même jamais monté à cheval.

À cet instant, Colette donnant des marques non équivoques d'impatience, Aline prit sur elle de couper la parole à mistress Harpers, en lui disant avec une très grande douceur :

— Madame, vous seriez bien bonne de me faire visiter le pavillon.

— Comment donc ! mais à l'instant même. Mme Harpers s'excusait de son flux labial... Voyant une jeune femme si charmante, si jolie et si triste, elle s'était oubliée à causer, parce que, depuis la mort de M. Harpers, elle avait dû renoncer à toutes les joies de ce monde. D'autant qu'il était impossible d'avoir des relations avec les gens du quartier, tous des gens du dernier commun, qui... .

— Madame — reprit pour la seconde fois Aline — je vous serais très obligée de me faire visiter le pavillon.

Cette fois, Mme Harpers pinça les lèvres et demeura bouche cousue.

Touchée au vif... la brave dame !... On lui coupait la parole... Comme si elle eût été une bavarde !... Une bavarde !... Si l'on pouvait dire !... Sans doute il fallait bien s'expliquer... surtout quand on ne connaît pas les gens... Mais ces Français, surtout les Français venant en Angleterre, manquent totalement de savoir vivre.

Et, majestueuse, mistress Harpers appelait Sarah, la servante, et précédant Aline et Colette, s'acheminait vers le pavillon situé à l'angle de la rue, devant le square, et séparé de celui-ci par une petite grille donnant sur une cour minuscule.

Il avait deux pièces, ce pavillon, et des mansardes. Sommaire-ment meublé, il est vrai, mais le luxe importait peu, pour l'instant, à la malheureuse fugitive.

Mistress Harpers s'évertuait maintenant à faire ressortir les nombreux avantages et les multiples beautés de son immeuble. C'était peine perdue. Mme de Chazay était fixée. Le pavillon lui convenait. Le square surmonté, on pourrait jouer et s'ébattre Colette, le matin et le soir, à la douce fraîcheur.

Et ce fut marché conclu.

Mme Harpers demanda alors à sa locataire :

— Et ce sera jusqu'à quand à la semaine que madame désire à louer ?

La semaine ; Aline ne comptait pas demeurer plus d'une semaine en ce quartier perdu de Londres... Elle écrirait le lendemain, elle ferait même jouer le télégraphe, et certainement, étant donné son insistance et ses termes pressants, elle ne mettait pas en doute que sir Roland Goldwin s'accourût aussitôt auprès d'elle.

À la semaine, l'habitude était de payer d'avance, et Mme de Chazay s'exécutait aussitôt de très bonne grâce, ajoutant même au prix de la location une gratification de cinq schellings pour Sarah, qui couvrit la mère et l'enfant de bénédictions réitérées.

— Maintenant, madame — fit mistress Harpers, enchantée de sa locataire, le prix élevé qu'elle avait formulé tout d'abord n'ayant même pas été discuté — maintenant, madame, pour peu que vous désiriez vous éviter cette course, Sarah va monter dans le cab qui vous a amenée, et à l'adresse que vous indiquerez, elle ira chercher vos bagages.

Mme de Chazay, tout en rougissant un peu, fut bien obligée d'avouer qu'elle n'avait pas de bagages... Elle s'était trouvée dans la nécessité de partir précipitamment, et dès le lendemain, elle irait faire les emplettes nécessaires pour son séjour chez mistress Harpers.

— Hum !... .

Pas de bagages !... La loueuse jeta un regard significatif à Sarah. Cette dame française qui coupait si facilement la parole aux gens pourrait bien n'être, après tout, qu'une aventurière.

Aline, malheureusement, n'avait pas vu le coup d'œil, autrement, elle ne fût pas demeurée un instant de plus chez Mme Harpers.

Celle-ci, d'ailleurs, prenait les précautions usitées en pareil cas.

— Madame voudra bien donner son nom, car, elle ne l'ignore pas, les ordonnances de police sont très sérieuses à Londres.

Et Aline donnait son nom : " comtesse de Chazay ", — montrait à mistress Harpers ses papiers d'identité, ce qui ne détruisait nullement les soupçonneuses précautions de la propriétaire.

Une comtesse, une Française... qui vous arrivait en ce quartier perdu de Londres, sans domestiques, sans bagages !... Avait-on jamais vu !... Si c'était Dieu possible !... .

Sarah qui tenait toujours ses cinq schellings serrés dans le creux de sa main, hésitait à partager l'opinion de sa maîtresse.

Enfin ! On verrait !... On ouvrirait l'œil, les deux yeux même, et l'on ne se laisserait pas jouer sous jambes.

Aline s'installait.

Installation qui n'était pas longue. Colette, fatiguée, grignotait quelque chose et s'endormait et la malheureuse mère demeurait seule avec ses tristes pensées.

Oh ! si elle avait connu la vérité, combien plus malheureuse elle eût été encore.

Si elle avait su qu'un autre cab avait filé le sien et ne l'avait pas quitté durant ses longues pérégrinations dans la cité londonienne... Si elle avait pu se douter que Simon Lowel se trouvait dans le cab. Oh !... alors !... .

Le lendemain Aline s'était trouvée tellement lasse qu'elle n'avait pas eu le courage de sortir... .

Et il en avait été de même pendant plusieurs jours.

Après les épouvantables émotions causées par l'incendie, par la fuite précipitée des Sept-Chênes, il était tout naturel qu'une réaction s'opérât, succédant à l'horrible tension de toutes les forces nerveuses de la jeune femme.

Sarah se montrait complaisante et bonne, et Colette, sous sa surveillance, pouvait jouer dans le square, la plupart du temps désert.

Et durant cet accès de langueur, cet affaissement momentané, Aline ne cessait de répéter cette fervente prière :

— Mon Dieu ! Donnez-moi la force et le courage. Permettez-moi d'aller jusqu'au bout !... De sauver mon enfant !... Moi !... Mon Dieu !... Faites-moi souffrir !... Mon Dieu !... Mais moi seule et pas elle !... .

Enfin, le cinquième jour, — oh ! que ne peut la persistante et énergique volonté sur la nature humaine, — la fièvre cessa et Mme de Chazay put sortir en voiture, accompagnée de Colette, pour faire toute une suite de nombreuses et indispensables courses.

En franchissant la petite grille fermant la cour devant le pavillon, elle vit, sur la porte de son immeuble, mistress Harpers qui la suivait d'un œil à la fois curieux et inquiet.

Evidemment, la méfiance de la propriétaire étaient éveillée.

Et au mouvement nerveux et agité de ses lèvres, on devinait qu'elle faisait part de ses multiples soupçons à Sarah, sa servante.

La voiture emporta Colette et sa pauvre maman, et mistress Harpers la suivit du regard, en répétant :

(A suivre.)

LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la " Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'École d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**